

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 5 (1902)
Heft: 211

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Yamina
Autor: Kerwall, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-251484>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

a
Porrentruy

TÉLÉPHONE

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

a
Porrentruy

TÉLÉPHONE

LE PAYS 30^e année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

30^e année LE PAYS

HISTOIRE

DE LA

SEIGNEURERIE DE SPIEGELBERG OU DES

FRANCHES-MONTAGNES

PAR

A. DAUCOURT, curé de Miécourt.

Les commencements du XIV^e furent désastreux. L'historien neuchâtelois, le pasteur Boyve, rapporte ces faits dans ses Annales :

En 1313, dit-il, on vit plusieurs prodiges ; une comète flamboyante, un soleil obscurci ; la lune devint rouge comme du sang. Il tomba du ciel une torche ardente qui était comme une tour et qui fut accompagnée d'un grand bruit. Une fontaine, dans la Lorraine, fut convertie en sang ; on vit trois lunes dans le ciel. Il y eut aussi un tremblement de terre. Tous ces prodiges furent suivis d'une telle mortalité qu'on ne put point cultiver la terre en divers lieux ; ce qui causa une extrême famine, laquelle réduisit plusieurs personnes à arracher les pendus des gibets pour s'en repaire. On tient qu'il mourut dans la ville de Bâle près de quatorze mille personnes. La moitié des habitants de l'Italie périrent.

La famine continua l'année suivante, et d'une telle manière qu'on fut obligé d'amener du grain depuis la Sicile en Suisse. Il ne tomba pas de pluie pendant

treize semaines ; tellement que la sécheresse produisit une grande cherté et mortalité.

Le 14 Janvier 1315 on commença à voir une comète qui dura deux mois et qui avait une grande queue semblable à de la flamme qui regardait l'Occident. La famine se renforça encore cette année, on mangeait les chevaux, les chiens et autres bêtes mortes ; les hommes se tuaient les uns les autres peur avoir de quoi se repaire. La peste régna et fut si violente qu'on crut que la moitié des hommes avaient péri de cette contagion.

L'année 1317 il y eut encore une grande famine, tellement que plusieurs personnes allaient cueillir le gui sur les arbres pour le cuire et le manger ; plusieurs moururent de faim. Cette famine procéda d'une neige très abondante qui avait duré tout l'hiver précédent, et qui ayant subsisté jusqu'à Pâques, avait étouffé et fait périr les grains et les ceps »¹⁾.

CHAPITRE II

Les nobles de Spiegelberg. — Le château de Muriaux ou de Spiegelberg, propriété de l'église de Bâle au XIV^e siècle. — Charte de franchises accordée aux Franches-Montagnes par l'évêque Imier de Ramstein, en 1384. — Les premiers colons de la Montagne des Bois. — Fondation des Bois, Noirmont, Breuleux, les Genevez, Saignelégier, les Enfers, etc...

¹⁾ Boyve, t. I, p. 272 et suivantes.

Bien avant les grands défrichements de la Montagne des Bois, la forteresse de Spiegelberg se dressait fière et menaçante sur un étroit rocher surplombant le Doubs. Appelée alors le château de Muriau, Murival, Murval ou Mervaux, elle était devenue la résidence d'une famille noble qui prit bientôt le nom de Spiegelberg. Les évêques de Bâle avaient inféodé ce manoir à ces nobles qui, dans le principe, devaient être leurs représentants sur ce haut plateau et garder l'accès de la Principauté de ce côté. Au XIV^e siècle ces nobles prirent pour armoiries un écu d'or à six montagnes de gueules posées trois et trois surmontées d'un miroir d'argent bordé de sable. Ces armes sont devenues, plus tard, celles du district actuel des Franches Montagnes. Au pied du puissant manoir quelques colons avaient élevé quelques rares masures, sous la protection des maîtres du château. Ils commencèrent à défricher péniblement ce sol ingrat et rebelle. Cette colonisation fut l'origine de la commune de Muriaux. Les nobles de Spiegelberg exerçaient un certain rôle dans les fastes de l'Évêché. Cuenin de Mireval, le 27 avril 1315, qualifié de chevalier et témoin dans un jugement arbitral contre Borquin de Moltignez par l'abbaye de Bellelay²⁾. Ce Conon ou Cuenin de Mireval ou de Spiegelberg eut cinq fils et une fille. Ulrich, chanoine de St-Ursanne, Jean, Imier le vieux, Henry et Imier le jeune. La fille, dont on ne connaît pas le nom, avait épousé Henri de Bassecourt³⁾. L'anniversaire de ce seigneur se célébrait dans l'église du

²⁾ Trouillat III, 219.

³⁾ Nécrologie de l'église de St-Imier.

gard l'intérieur du gourbi, et s'être assuré, que chacun était assez loin pour ne pas troubler son repas, il enfonce sa main droite dans la nourriture et la porta à sa bouche en mangeant avec une voracité gloutonne.

Alim, que les courses de la journée avaient fatigué, baillait sur la natte et n'osait approcher.

Mais, n'y tenant plus, il s'avança doucement, plongea sa petite main dans la *guessad*, em souriant naïvement à son père.

Le bandeau qui entourait la tête de l'enfant atténua-t-il le mécontentement paternel ?

La chose est probable, car Abdallah regarda son fils sans le bâtonner, et se contenta de lui montrer l'arrière du gourbi.

Il n'en fut pas de même pour la jeune Aïcha, qui, encouragée par la démarche audacieuse d'Alim, voulut en faire autant.

Elle avait léché le bout des petits doigts de son frère ; le kouskoussou lui paraissait si bon, la faim se faisait tellement sentir, qu'elle s'approcha à son tour de la *guessad*.

Feuilleton du *Fays du Dimanche* 6

YAMINA

PAR

JEAN KERWALL

Le temps de démonter les selles, de débâter les mules, et Abdallah pénétra dans le gourbi en tenant par la main Alim, qui venait de lui conter son accident, suivi de l'heureuse rencontre.

Abdallah fouilla la demeure d'un regard scrutateur et méfiant, puis il se dirigea vers Yamina et lui dit :

— Pourquoi as-tu laissé Alim courir dans la campagne ?...

La pauvre femme n'eut pas le temps de ré-

pondre ; un prétexte vrai ou faux n'eut pas le temps de germer dans son imagination, qu'un formidable coup de matraque lui fut asséné sur le dos.

C'était si peu, que Yamina courbée semblait attendre une série de brutalités.

Aïcha, muette de terreur, se cachait dans un coin du gourbi.

Ma pauvre musulmane, comme un chien qui regarde son maître après qu'il a été battu, leva ses deux grands yeux vers Abdallah.

Comprenant que la fureur du chef n'était pas à son paroxysme, et que son mécontentement était assouvi, elle se redressa et s'empressa de lui présenter la *guesseâ* (plat) rempli de kouskoussou.

Elle se retira ensuite à l'écart avec Mohamed, Alim et Aïcha, pendant qu'Abdallah, accroupi sur le sol, se préparait à manger et prononçait ces paroles :

— *Bism illah* (au nom de Dieu) !

Après avoir scruté d'un nouveau re-

Chapitre de St-Imier. Le 9 juin 1315 Imier de Spiegelberg, fils de Conon, rend à son frère Ulrich, le chanoine, tous les biens qui lui sont échus de la succession de son père ou de sa mère, que ce dernier avait donnés précédemment au premier¹⁾. La mère d'Ulrich, Marguerite, avait également son mortuaire à Lucelle.

Ce premier noble de Spiegelberg, cité dans nos actes, Cuenin de Miraval ou Spiegelberg possédait de nombreuse propriétés en Ajoie, un jardin à Fontenais, des domaines à Courtedoux lui rapportant deux muids de blé et autant d'avoine ; une maison à Porrentruy. Ulrich, son fils, fut chanoine, puis Custode de St-Ursanne. Il eut un procès avec Werner de Montreux, chanoine de St Amarin, en Alsace, au sujet de l'église de Dornach (Haut-Rhin). Le St-Siège apostolique charge l'abbé bénédictin de Valdieu (Alsace) de juger le différend en 1320. Trois ans après, le chanoine Ulrich achète à son frère Imier le vieux pour 48 livres-baloises un cheval à Courtemblin²⁾, une rente de 7 émines de blé et de 3 sols sur le moulin de Cornol, et 2 émines de froment à Villars-sous-Blamont³⁾. Trois ans après il achète de ses frères, Jean, Imier et Henry, pour 100 livres, tous les biens de leur père à Courtedoux et à Courtemblin.

Imier le vieux retenait en fief de l'Eglise de Bâle, plusieurs fiefs à Courroux, à Montavon, à Glovelier, à Tramelan, à Vigneule, à Vicques etc...⁴⁾ Un fief à Vendlincourt, qui appartenait à Imier, à Jean et à Henri de Spiegelberg, fut vendu par eux à Jean de Vendlincourt qui en fut investi par Jeanne, comtesse de Ferrette et archiduchesse d'Autriche, le 8 Juillet 1336.

Imier le vieux avait pour femme Mezina, fille d'Henri d'Asuel. Elle apporta à son mari à titre de dot ses biens sis à Fregiécourt, à Pleujouse et à Courtemblin, 1320.

Jean l'écuyer, frère des précédents, possédait à Vendlincourt différents biens. Il les vend, en 1335, à Jehannat de Vendlincourt pour 6 livres. Ses deux frères Henri et Imier le jeune vendent également à Jean de Vendlincourt leurs fiefs dans ce village et qu'ils retenaient du duc d'Autriche, 1342.

¹⁾ Trouillat III. 223.

²⁾ Village détruit, qui existait entre Alle et Courgenay.

³⁾ Archives de l'Evêché à Berne.

⁴⁾ Livre des fiefs nobles, f. 91.

La matraque infatible, en la rejetant de côté, lui apprit que le respect dû au chef de la famille ne devait pas être oublié à ce point.

Yamina releva son enfant, la couvrit de caresses, sans mot dire, car Abdallah, qui mangeait toujours, l'aurait assommée, si, par une syllabe, elle avait pu désapprouver une action paternelle.

Le maître, rassasié enfin, leva les yeux vers Yamina, qui s'empessa d'abandonner Aïcha, pour aller querrir dans une peau de bouc pendue au goubi l'eau pour la boisson du maître.

Après avoir bu, Abdallah se leva et dit :

— Mangez, vous autres !

Yamina s'approcha alors.

Autour de la *guesaa* se rangèrent Mohamed, Alim et Aïcha.

Toutes les mains pataugèrent dans le plat et se disputèrent les os à moitié rongés qu'Abdallah y avait remis.

— Elle est belle, la Française, dit Alim, en s'appropriant une poignée de légumes.

— Oui, elle est belle... et bonne surtout, re-

Henri de Spiegelberg, écuyer, fit don, en 1337 à l'église de Bâle de certains biens situés à Delémont et dans les environs. Il les reprit en fief de cette église. En 1371, il est à Delémont, avec sa femme Marguerite et son fils Thiébaud où ils font une vente d'une rente assignée sur deux maisons et d'autres biens. Imier le jeune avait épousé Catherine, fille de Conrad de Montsevelier. En 1337, il vendit à l'abbaye de Lucelle, pour 10 livres baloises des terres qui leur appartenaient à Fregiécourt.

Un acte mentionne encore Imier de Spiegelberg, en 1394, comme ayant rendu de grands services à l'église de Bâle.

La famille des Spiegelberg donna deux Abbesses au monastère du Fraumünster à Zurich. Marguerite et Kunégonde, sœurs d'Imier de Spiegelberg, furent prieures au couvent de Faubrunnen¹⁾.

Imier II de Spiegelberg se fixa à Soleure, où il épousa Elisabeth de Grasbourg, de Berne, 1380. Il occupa à Soleure, une place d'avoyer de 1413 à 1418 et mourut en 1425, laissant quatre fils et quatre filles. Imier III de Spiegelberg, l'aîné des enfants d'Imier II fut chevalier de l'ordre Teutonique, en 1418, commandeur à Soumislwald. Il prit du service dans son ordre, en Prusse, contre les Polonais et trouva la mort sur le champ de bataille. Sa sœur Clara prit le voile à Fraubrunnen dont elle devint prieure. Les autres frères étaient Jacques et Jean-Rodolphe et ses sœurs Agnès, Elisabeth et Anna qui épousa en premières noces Loy Uebelhard, riche propriétaire de Cerlier et en secondes noces, avant 1426, le domzel Ulrich d'Erlach, qui fut avoyer de Berne de 1446 à 1455. Elle mourut en 1445.

¹⁾ Couvent de l'ordre de Citeaux, supprimé à la réforme par les Bernois.

(A suivre).

LE GRAIN DE SEIGLE

Nouvelle.

Traduite du Russe d'après Léon Tolstoï.

PAR DÉCEMBRE-ALONNIER.

Un jour des enfants trouvèrent dans un ravin un objet aussi gros qu'un œuf de poule, qui avait en son milieu dans le sens de la longueur une sorte de petite rainure et ressemblait à un

prit la pauvre mère, car elle a guéri Alim, qui serait peut-être très malade sans la liqueur que la dame lui a versé sur la blessure.

Les enfants ne répondirent pas, occupés qu'ils étaient à faire succéder dans leur bouche la viande déchiquetée et le kouskoussou râmallé.

Alim s'arrêta cependant, et reprit :

— Je lui garderai du lait de la chèvre, et puis lorsque je serai grand, je lui fabriquerai un *tebak* (plateau); j'apprendrai à tresser le drap bleu avec le *diss*, et mon *tebak* sera le plus beau de la Kahylie.

Yamina ne dit rien ; il eut suffi d'une approbation de sa part, d'un seul encouragement, pour qu'Abdallah, qui fumait étendu sur l'*ha-cira*, opposât une contradiction absolue au désir de l'enfant et à la reconnaissante démonstration de la mère.

Elle le savait ; aussi se contenta-t-elle de donner à Alim un regard plein d'amour maternel.

(La suite prochainement.)

grain de blé. Un passant, voyant l'objet, l'acheta pour cinq kopeks (10 centimes) et l'emportant à la capitale le vendit au tsar comme une rareté.

Le tsar fit venir les gens instruits les priant de rechercher ce qu'était cet objet : était-ce un œuf ou un grain de blé ? Les gens se creusèrent en vain la tête et ne purent articuler de réponse.

Pendant qu'ils réfléchissaient, l'objet était placé sur le rebord d'une fenêtre ouverte : une poule suta sur ce rebord, et d'un coup de bec fit un trou dans l'objet.

Que ce fut un grain, cela fut démontré à l'instant, et les savants déclarèrent aussitôt que c'était un grain de seigle.

Le tsar fut tout surpris, aussi il pria les savants de rechercher dans quel pays poussait un seigle aussi gros. Les savants feuilletèrent nombre de bouquins sans rien trouver. Ils revinrent auprès du tsar en lui disant :

— Nous ne pouvons te renseigner, nos livres ne contiennent rien à ce sujet. Il faudrait interroger les paysans, peut-être auront-ils entendu dire par leurs anciens où et quand on cultivait cette espèce de seigle.

Le tsar ordonna qu'on fit venir un vieux paysan.

On lui amena un petit homme tout décrépit, édenté, se traînant à peine à l'aide de deux bêquilles.

Il lui mentra le grain ; mais le vieillard y voyait à peine ; il regarda, il tâta.

— Ne peux-tu me dire où pousse ce grain ? demanda le tsar. Tu en as peut-être cultivé, ou acheté ?

Le vieillard était à demi-sourd, il entendait à peine et avait de la difficulté pour comprendre. Enfin il répondit :

— Jamais je n'ai semé de grain semblable dans mon champ, ni récolté, ni acheté. Celui qu'on connaît maintenant est tout petit. Demandez à mon père, peut-être pourra-t-il vous renseigner.

Le tsar ordonna qu'on amenât le père de ce petit vieux.

Il vint un vieillard ayant un peu meilleure allure, mais ayant néanmoins besoin d'une bêquille pour aider sa marche. On lui montra le grain, en lui posant les mêmes questions qu'à son fils, ses yeux étaient encore assez bons, après avoir attentivement regardé le grain, il répondit :

— Je n'ai jamais semé ni récolté de grain semblable. Quant à en avoir acheté ; de mon temps l'argent n'était pas en usage et l'on n'achetait ni ne vendait. Chacun se nourrissait de son propre pain et, en cas de besoin, on partageait. Où ce grain pouvait pousser, je ne saurais le dire ; tout ce que je sais, c'est que dans ma jeunesse, le seigle était plus gros et plus productif que celui de maintenant. J'ai entendu dire à mon père que, de son temps, le seigle était encore plus gros et plus productif que du mien. Interrogez mon père.

On chercha le grand-père et on l'amena au tsar. Droit comme un sapin, sans bêquilles, entra un vieillard, dont les yeux étaient vifs et brillants. Le tsar lui montra le grain, qu'il retourna en tous sens.

— Il y a bien longtemps que je n'ai vu du seigle semblable, dit-il.

Il en cassa un morceau avec ses dents qu'il avait encore fort bien au complet :

— C'est bien de celui-là, ajouta-t-il.

— Dis-moi, bon grand-père, quand et où poussait du grain semblable. Tu en as peut-être semé dans ton champ ou acheté ?

Le vieillard répondit :

— Partout, dans ma jeunesse, poussait du seigle semblable, et c'était notre nourriture.